

Exploration de l'Ousambara par Keith Johnston

Autor(en): **Johnston, Keith**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **L'Afrique explorée et civilisée**

Band (Jahr): **1 (1879)**

Heft 6

PDF erstellt am: **21.07.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-131321>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.

Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.

Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

EXPLORATION DE L'OUSAMBARA PAR KEITH JOHNSTON

En attendant la saison favorable pour les caravanes qui se rendent de Dar-es-Salam au Nyassa, le hardi explorateur, dont nous avons annoncé le décès regrettable dans notre troisième livraison, avait fait une exploration de l'Ousambara. Son rapport, publié par les *Proceedings* de la Société royale de Londres, nous a paru devoir intéresser nos lecteurs, pour lesquels nous en avons extrait quelques pages. La carte dont nous l'accompagnons a été dressée sur celle de Keith Johnston lui-même.

Avant lui, l'Ousambara avait été visité par les missionnaires Krapf et Rebmann, par Burton et Speke, et plus récemment par le Rév. J. P. Farler. La mission anglaise de l'Université y a fondé deux stations, placées sous la direction de l'évêque de Zanzibar. Situé sur la côte de Zanguebar, entre les 4°,20 et 5°,25 lat. S. et les 36° et 36°,50 long. E., ce pays forme un chaînon du grand soulèvement de la côte orientale qui s'étend de l'Abyssinie à Natal, et qui, dans cette région, se compose de quatre chaînes parallèles courant du Nord au Sud, séparées l'une de l'autre par de hautes vallées, des plateaux, des terrasses, et couvertes de forêts jusqu'à leur sommet. Généralement bien arrosé, il est très fertile.

Par sa situation il devait attirer l'attention spéciale des Anglais, toujours à la recherche des moyens pratiques les meilleurs pour faire pénétrer la civilisation dans l'Afrique centrale. Il est en effet sur la ligne la plus directe entre l'Albert et le Victoria Nyanza d'une part et l'Océan indien de l'autre, et plusieurs des hommes les plus compétents pensent que c'est par là que devra passer la route, qui un jour mettra en communication la côte avec les lacs. Aussi ne faut-il pas s'étonner que Keith Johnston l'ait choisi pour en faire l'objet de son exploration. Accompagné d'un savant, M. Thomson de Chouma, le fidèle serviteur de Livingstone, et de neuf indigènes, il débarqua à la fin de février 1879 à l'embouchure de la Rufu, à Pangani, le port de tout l'Ousambara méridional, où réside le gouverneur envoyé par le sultan de Zanzibar. Ce fonctionnaire le renseigna sur le commerce de Pangani, qui consiste essentiellement en exportation de grains, de tabac, de gros et de menu bétail, etc. C'était aussi naguère le point de départ de la caravane qui transportait chez les Masai et à Kamolondo, sur les bords du Victoria Nyanza, les marchandises débarquées à la côte ; mais ce commerce a beaucoup diminué, car, lors du passage de Keith Johnston, on n'avait plus entendu parler de la dernière caravane partie un an auparavant.

La route que suivirent les explorateurs, en quittant Pangani, conduit

d'abord au Nord, sur une première terrasse élevée de 15 à 20 m. au-dessus du niveau de la mer, en partie boisée, en partie couverte d'une herbe épaisse, de champs de riz ou de plantations de bananiers. Tournant ensuite au N.-O., elle traverse une contrée encore partiellement cultivée, mais bientôt elle débouche sur une vaste région inhabitée, appelée Nyika, s'étendant entre la côte et la base des montagnes. Dans la première partie de ce désert, la végétation arborescente ne présente guère que des palmiers ; puis vient une série d'étangs appelés Kakindus, qui, en mars, fournissent la seule eau potable sur cette route ; au delà le pays est déjà plus ondulé, et aux palmiers succèdent les acacias. A l'extrémité de la Nyika s'élèvent les premières chaînes de collines, au milieu desquelles se trouve Magila, l'une des stations missionnaires.

Quoique ce village ne soit qu'à 260 m. au-dessus du niveau de la mer, il est déjà dans la partie que l'on peut appeler montagneuse. En effet, du haut d'un rocher de 650 m., l'œil ne rencontre plus guère que des sommités couvertes de sombres forêts, au Nord, à l'Ouest et au Sud-Est, depuis le Kiturwé jusqu'au pic de Tongwé, qui atteint 700 m. A mesure que l'on avance dans l'intérieur, on traverse alternativement des chaînes boisées et des dépressions cultivées.

L'exploration vous ménage d'ailleurs des surprises. Dans une clairière de la forêt, à la limite des districts de Bondei et de l'Ousambara proprement dit, c'est un marché actif et bruyant, dont les vendeurs et les acheteurs, au nombre de deux à trois cents, sont presque tous des femmes. Plus loin, on arrive au bord de la Zigi, qui en cet endroit est divisée en deux bras qu'il faut passer sur deux ponts, formés chacun d'un grand arbre jeté en travers d'une rive à l'autre. Ici, bordée de la plus riche végétation, la rivière se précipite entre des rochers ; ailleurs elle coule plus lentement de manière à former des nappes d'eau profonde, dans l'une desquelles se trouvent une digue artificielle et plusieurs pièges à prendre le poisson, faits exactement sur le même type que ceux usités dans la Tamise. Sur le versant occidental des montagnes la pente est assez raide ; elle finit même par le devenir tellement, que dans les temps humides le chemin glissant permet à peine aux natifs de monter ou de descendre.

Quand la petite caravane de nos voyageurs atteint la première porte de Msasa, sa venue fut annoncée par deux ou trois coups de fusil. Passant une seconde porte, elle se trouva sur un sommet découvert où est situé le village, qui ne compte d'ailleurs qu'une vingtaine de huttes circulaires, à toit conique.

D'après les observations barométriques de Keith Johnston, Msasa doit être à 950 mètres au-dessus de la mer ; aussi les indigènes qui l'accompagnaient se plainquirent-ils du froid et firent-ils du feu toute la nuit, tandis que lui trouvait l'air simplement rafraîchissant

De là, pour atteindre Ngambo (1050 m.) il faut traverser un des affluents de la Zigi, sur les bords duquel croissent des fougères de 5 mètres de haut. Chef-lieu du district de Handei, Ngambo compte une quarantaine de grandes huttes circulaires ou ovales, dont plusieurs, rangées en cercle à l'extrémité du village et entourées d'une palissade, servent de quartier au chef Kibanga et de résidence à quelques-unes de ses nombreuses femmes. Le village est entouré d'une jungle épaisse qui, avec une seconde barrière formée d'arbres abattus et de tranchées profondes, constitue une bonne fortification.

Des huttes sont assignées aux étrangers, auxquels Kibanga vient bientôt rendre visite. Frère du roi actuel de Fuga, il n'en est pas moins constamment en guerre avec lui. Ses traits, dit Keith Johnston, diffèrent de ceux des habitants qui dépendent de lui et de ceux des gens de l'Ousambara en général ; son teint est d'une nuance beaucoup plus claire, son nez recourbé d'une façon spéciale, ses yeux profondément enfoncés, son front couvert et ses petites oreilles rappellent beaucoup le portrait de Théodoros d'Abyssinie. L'entrevue terminée, il se retire et envoie à Keith Johnston un mouton, quelques volailles et du riz pour ses compagnons ; de son côté, l'Anglais lui donne du drap de plusieurs sortes, de la poudre, un bonnet et un ample vêtement, présents dont le chef se déclare très satisfait.

Pendant toute la soirée et fort avant dans la nuit, les enfants du village, garçons et filles, placés sur deux rangs, les uns vis-à-vis des autres, divertissent les étrangers par leurs danses, les uns chantant un chant monotone « Ngambo-yambo, » les autres répondant « oï. oï. » Puis, chants et danses ayant cessé, les voyageurs s'endorment pour être réveillés à trois heures du matin, par une invasion de fourmis qui les oblige à sortir de la hutte.

Près de Ngambo, et d'une hauteur de 1300 mètres, on découvre la grande vallée de la Sedyia, de 9 à 10 kilomètres de large, bornée d'un côté par les pentes presque abruptes des monts de Handei, de l'autre par l'arête du plateau de Fuga, et arrosée par la Muremwa et la Ruengera. Couverte autrefois de nombreux villages, elle était très populeuse ; mais depuis les guerres de succession au trône de Fuga, les villages ont été détruits, et aujourd'hui on ne s'y aventure plus qu'au péril de ses jours.

Elle n'a guère que des bouquets de bois, tandis que la grande forêt de l'Ousambara remplit à peu près tout le haut bassin formé par le massif triangulaire des monts de Msasa et de Handei. Comparativement, les arbres des monts de Magila et des limites du désert de la Nyika sont petits, mais les forêts traversées par Keith Johnston et sa troupe, en revenant de Handei à Magila, ont des arbres géants, de 2 1/2 à 3 mètres de diamètre et d'une hauteur de 50 à 65 mètres.

De Magila Keith Johnston tint à visiter encore la place forte de Umba, où se trouve une seconde station missionnaire, bâtie dans une petite clairière de la jungle, derrière la ville, tandis que l'église s'élève au milieu même de la place. Celle-ci est cachée dans les bois qui bordent la Nyika ; on y arrive par deux approches, gardées chacune par de triples portes faites de bois d'une espèce d'acacia nommé *mkongolo*, noir en dedans, blanc au dehors, et si dur qu'il peut presque résister aux attaques des fourmis blanches. Une jungle épaisse la protège des autres côtés.

En rentrant d'une excursion en dehors des portes, on entendit dans la jungle un bruit que l'on reconnut être le rugissement d'un lion ; mais ce fut le seul fauve rencontré pendant cette exploration.

Au retour les voyageurs trouvèrent, au point de rencontre des deux routes d'Umba et de Magila, une multitude d'hommes et de femmes chargés de bananes fraîches et sèches, de riz, de cassave, de tabac, etc., se rendant au marché de Mavia, près de Pangani. Les hommes étaient armés de lances, d'arcs, de flèches empoisonnées, garnies de fer ou de bois dur et de plumes.

En général, l'Ousambara produit du riz, de la cassave, du maïs, des cannes à sucre et du tabac ; il expédie à Pangani des quantités considérables de feuilles séchées au soleil, et battues en petits gâteaux plats et ronds d'environ deux pouces de diamètre, d'un tabac grossier et fort, mais le parfum en est assez bon. On cultive aussi un coton d'une qualité inférieure, qui est employé à faire du fil. L'huile de palme se récolte sur la côte orientale comme sur la côte occidentale. A Magila, les propriétaires s'en servent pour la cuisine et pour l'éclairage. Les cocotiers semblent disparaître avec la première chaîne de montagnes ou dès qu'on est hors de portée de la brise de mer, mais au delà les bananiers deviennent très abondants, et leurs fruits, cueillis avant leur maturité, bouillis et étendus sur des branches pour sécher au soleil, forment la principale nourriture de ces montagnards. Ainsi préparée, la banane acquiert un parfum semblable à celui de la pomme de terre.

Quoique l'exploration de l'Ousambara n'ait duré que quelques semai-

nes, il ne ressort pas moins du rapport de Keith Johnston que la contrée qu'il a parcourue renferme de grandes beautés naturelles ; elle a même reçu le nom de « Suisse africaine. » Dans les montagnes, le climat est très salubre, et si l'on considère la grande fécondité du sol et la proximité de la côte, les montagnes n'étant séparées de la mer que par une plaine basse de 50 kilomètres, on ne peut douter qu'un grand avenir ne soit réservé à ce pays, pour le moment où les communications seront ouvertes entre l'océan Indien et le Victoria Nyanza.

BIBLIOGRAPHIE

FLORE SAHARIENNE, par *Victor Largeau*. — Sous ce titre gracieux *Flore saharienne*, celui qui aime les parfums exotiques trouvera un bouquet de fleurs arabes où, pour parler sans figure, un recueil d'histoires et de légendes transportées de l'arabe en français ; les unes sont empruntées aux écrits du gadhi Aïssa, les autres ont été reproduites d'après des récits de pasteurs arabes.

« Lorsque nous entrâmes dans les premiers jours de décembre chrétien, en l'année 1875, dit le gadhi, le vénérable, l'honorable, l'élevé, l'intelligent, Sa Seigneurie le Sid Largeau, le Français possesseur d'un rang élevé, d'une haute puissance morale et de caractère conciliant, s'est penché sur notre ville ; il dirigeait ses pas du côté de l'Orient. Lorsqu'il arriva, sa bonté nous demanda de lui écrire dans notre langage ce qui était arrivé autrefois à certains Arabes. Voici que j'ai développé la chose demandée, sous la protection de Dieu, celui qui guérit ; j'ai écrit l'histoire de certains vices, et j'ai fait ressortir la morale qui découle de cette histoire. J'ai copié les écrits de quelques sages, gens zélés qui ont évité l'indifférence. »

C'est « grâce au généreux et constant appui de M. Revilliod » que le travail de M. Largeau a pu être publié.

Après quelques aphorismes qui établissent « ce que produit l'indifférence, » viennent les récits. Le lien qui les unit, c'est évidemment l'intention morale annoncée dans la préface. Il en ressort plusieurs vérités : « l'espérance soutient ; le bien des autres doit être en horreur comme la gale sur la peau ; la jalousie est funeste, car elle a pour base la désapprobation des actes de Dieu, elle peut même être cause de la mort ; ceux qui avalent le produit de l'usure se lèveront au jour de la résurrection, comme celui que Satan a souillé de son contact, etc., etc. »

Le mot de morale doit, toutefois, être entendu à l'orientale, car les